



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

1 | 2005

Haïti et l'anthropologie

La France et Haïti

Le mythe et la réalité

René Depestre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/249>

DOI : 10.4000/gradhiva.249

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2005

Pagination : 19-30

ISBN : 2-915133-08-5

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

René Depestre, « La France et Haïti », *Gradhiva* [En ligne], 1 | 2005, mis en ligne le 10 décembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/249> ; DOI : 10.4000/gradhiva.249

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© musée du quai Branly

La France et Haïti

Le mythe et la réalité*

René Depestre

1 La parole française est entrée dans mes jours d'écolier par les coups de nerf de bœuf qu'un instituteur breton assénait à mes jambes sans défense. L'école primaire des Frères de l'Instruction chrétienne – tenue par des enseignants formés en Bretagne – existe encore au fond de l'impasse de la Petite-Batterie, sur un promontoire qui surplombe le golfe de Jacmel, le long du littoral sud-est d'Haïti.



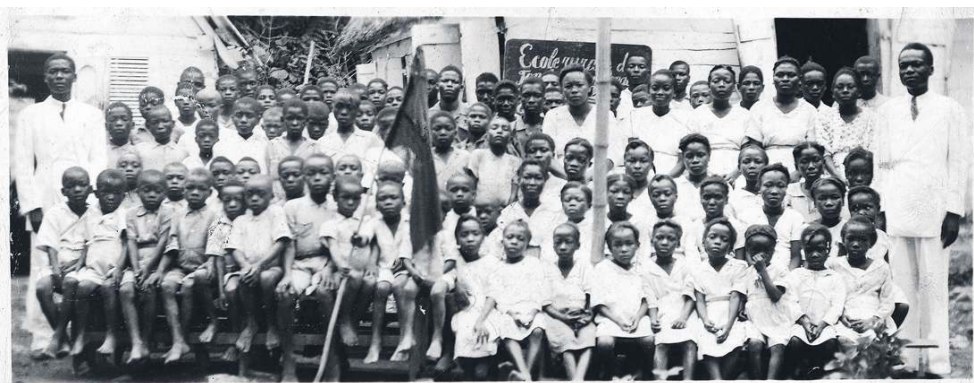
2 L'année du certificat d'études j'ai eu comme maître un petit homme blanc tout trapu en grammaire et en histoire de France. Le cher frère Jules portait la soutane noire comme une armure de

guerre. Sa sévérité était d'un bleu d'acier. Sa fougue, sa compétence, sa rigueur, sa foi en Dieu, étaient du même métal d'azur. Sa pédagogie musclée soulevait l'enthousiasme de tous les parents d'élèves de Jacmel. Mes deux grands-mères n'arrêtaient pas de la porter aux nues : s'approprier la langue française, qu'elles disaient, sous des coups bien appliqués, étaient pour des gamins de Jacmel l'idéale façon d'apprendre, par la force, à leur corps à saluer comme il faut leur esprit à l'école de Voltaire et de Victor Hugo, s'il vous plaît.

3 Ainsi, chaque lundi matin ma classe était-elle soumise à un rituel de combat. Le cher frère Jules fermait à clefs trois des quatre portes qui donnaient accès à son enseignement. À la quatrième entrée, il nous attendait de pied ferme, manches retroussées, mine de guérillero celtique en embuscade, la fêrule de cuir au poing, pour un magistral passage à tabac à la bretonne.

- 4 Bons et mauvais élèves y passaient pêle-mêle, indistinctement, sans égard aux mérites des uns et aux déficiences des autres. On revenait tous du week-end la mentalité endimanchée, les membres et l'intellect ramollis par le doux nonchaloir de nos foyers d'enfance. Pour notre franc-tireur de prof il fallait mettre une cinquantaine de caboches, indolemment espiègles, en orbite autour des règles et des concepts universels du Christ des États-nations. Il avait le devoir de remettre *illico presto* notre sens du farniente créole dans le bain de vapeurs de l'éducation à la française.
- 5 Il faut dire sans tarder que dans l'après-midi du vendredi la surface de chauffe des leçons de la semaine se rafraîchissait adorablement. La classe avait droit aux bienfaits apostoliques de quatre heures de lecture.
- 6 Cette année-là, d'une voix de basse apaisée, tantôt sourdement attendrie, tantôt indiciblement mélancolique, le cher frère Jules nous révéla Alexandre Dumas, Fenimore Cooper, Jules Verne, Pierre Loti, Hector Malot, Kipling, Conrad, Melville, Hugo, Defoe, Stevenson. Son enchanteur préféré était Ivan Sergueïevitch Tourgueniev, le grand pote russe à Gustave Flaubert. Grâce leur soient rendues !
- 7 Dans un silence de chapelle romane, on partait voiles debout dans l'indigo des plus belles histoires du monde. On voguait, forts en thème et polissons paresseux, quatre heures d'affilée, vers le même *ailleurs* de la France et de sa langue. L'homme de barre, la soutane au vent, nous montrait la liaison que l'un de nous pourrait peut-être un jour, avec un peu de chance, établir entre la vitalité cosmique du golfe de Jacmel, les prodiges du langage français et la créolité onirique postée déjà au plus haut de nos maladroites imaginations.
- 8 Le religieux en flammes qui, après le guet-apens sacréal du lundi matin, avait ponctué ses dictées de jurons de charretier des halles de Bretagne, cessait à nos yeux d'être un aventurier « blanc-français », de pied en cap armé contre les mollets de notre adolescence. Son enseignement pouvait s'intégrer avec grâce à la négritude de rêve qui, dans les rues du retour à la maison, imprégnait jusqu'aux larmes les légendes violettes que le passé de Jacmel métissait ardemment avec d'autres émerveillements de nos soirées.
- 9 Tel aura été, à grands traits, le premier regard de tendresse qu'à la veille de la tragédie française de juin 1940 j'appris du frère Jules à porter sur l'aventure historique de la France et des Français.

École rurale, Jacmel, 1945



© Laboratoire d'anthropologie sociale, droits réservés

10 Sept ans après, la guerre mondiale terminée, d'autres figures de l'Hexagone allaient éclipser les empreintes sur ma vie d'un chevalier de l'Instruction chrétienne. En effet, grâce au séjour en Haïti de Pierre Mabille, Aimé Césaire, André Breton, le surréalisme devait ouvrir à ma génération les horizons de la modernité. Ce fut pour nos vingt ans une fête du savoir et de la poésie de rencontrer à Port-au-Prince des hommes français de vaste connaissance poétique et de générosité. Leur forme d'esprit et d'espérance nous fascina. Ils furent auprès de la jeunesse d'Haïti des témoins exceptionnels de la France Libre et de sa culture. « Hommes de grandes fraternités humaines », ils firent courir le duvet bleu de l'humour et de la révolte dans la braise juvénile de notre imagination. Récemment, en réponse à un croisé, écumant de parisianisme – entré en campagne contre André Breton et le surréalisme –, Régis Debray devait évoquer le passage météorique de Breton en Haïti.

« Vous ne vous rappelez peut-être pas qu'en 1945 André Breton, dit-il, avec deux conférences mit le feu aux poudres à Port-au-Prince, où sa parole, électrisant les jeunes lettrés haïtiens de *La Ruche*, déclencha une révolution d'étudiants qui finit par obtenir la tête du dictateur en place. Beaucoup de révoltés, militants de la négritude ou de la créolité, se levèrent sur ses pas, qui devinrent ensuite communistes, du genre incommode, et qui ne le restèrent pas longtemps. »

11 Les *Éphémérides surréalistes* qui couvrent la période de 1919 aux années 1950, pour fermer l'an 1945 en des termes similaires, ont eu à rappeler la présence créatrice d'André Breton en Haïti. C'était peu de temps avant son retour en France, à la fin de son exil nord américain.

« Port-au-Prince : en Haïti où il rejoint Mabille et Lam, Breton donne une série de conférences. À l'issue de la première d'entre elles, le journal *La Ruche* lance un appel à l'insurrection avec pour résultat une grève d'étudiants qui ne tarda pas à prendre le caractère d'une grève générale. Le Palais national d'Haïti est pris d'assaut et les membres du gouvernement sont faits prisonniers. »

12 Soixante ans après, l'événement prend, avec le recul, une riche signification, dans la mesure où il fut le baptême du feu d'une poignée de jeunes gens décidés à se sacrifier dans le combat pour la deuxième décolonisation d'Haïti. Théodore Baker, Jacques Stephen Alexis, Roger Gaillard, Gérard Chenet, Gérald Bloncourt – et l'électron libre qui vous parle –, nous étions résolus, romantiques, un tantinet libertaires dans nos paroles et nos actes. Notre idéalisme moral tirait son aliment politique non de l'idée de révolution que l'écrivain Jacques Roumain, l'auteur des *Gouverneurs de la rosée*, juste avant de mourir à trente-sept ans, venait de nous léguer, mais plutôt de l'idéal démocratique de l'alliance qui luttait contre la barbarie nazie. On n'avait pas encore rencontré vraiment le marxisme et moins encore son assassin, le scandale stalinien ! Notre romantisme décolonial naissait avec la fondation des Nations Unies. Nos idées de démocratie et de liberté, on les devait à la campagne victorieuse que les Alliés (Soviétiques et Chinois compris) venaient de remporter sur les forces de l'Axe. Devant la détresse, déjà extrême, de la condition humaine en Haïti, notre équipe de jeunes tenait toute demi-mesure en politique pour une abdication de la culture, voire pour une déchéance de la tendresse et de la rage de vivre.

13 Au journal *La Ruche*, qui connut un énorme succès, on voulait en découdre pour de bon avec les phénomènes de récurrence colonialiste qui, très vite, après la Déclaration d'indépendance de 1804, s'étaient reconstitués littéralement dans une société haïtienne qui rêvait d'être « nationale ». Si, effectivement, comme l'a reconnu Aimé Césaire, « la négritude se mit debout pour la première fois », ce fut hélas pour indigéniser les outillages mentaux et les pires méthodes d'oppression de la plantation esclavagiste. Les

mérites, exceptionnellement héroïques des pionniers de notre libération – les Toussaint Louverture, Dessalines, Pétion, le roi Christophe –, aussitôt la servitude abolie, ne purent empêcher le processus d'indigénisation des méthodes oppressives du passé. Des mains haïtiennes « mulâtres » ou « noires », « créoles » ou « bossales »¹, devaient abominablement exceller dans le rôle de bourreaux du peuple haïtien.

- 14 Il faut ajouter, aussitôt, pour éclairer ce phénomène de détournement précoce des idéaux de la révolution haïtienne, qu'un efficace cordon sanitaire allait, dès 1804, encercler littéralement la « première république noire des temps modernes », et encourager ainsi les candidats autochtones au despotisme à se rabattre sur des formes de domination qui avaient fait leurs preuves au temps de la colonisation. Napoléon Bonaparte, proclamé empereur à la fin de la même année 1804, fut le principal artisan de la mise en quarantaine d'un fait national noir qu'il tenait pour une mauvaise plaisanterie que l'histoire jetait à la face de son étoile. Après l'effondrement de l'empire napoléonien, les puissances réunies au Congrès de Vienne eurent la même opinion de l'indépendance des esclaves de Saint-Domingue. Leur Sainte Alliance était raciste, oppressive, décidée, à la première occasion, à cautionner une reconquête de l'île par le puissant lobby colonial omniprésent dans les coulisses des temps de la Restauration. D'où la tentation des dirigeants de la jeune nation de négocier, après coup, une indépendance déjà conquise héroïquement, sur les champs de bataille, à la suite des brillantes campagnes militaires conduites par les forces noires de libération. D'où pour sortir du ghetto international, en 1825, la décision d'indemniser, à la hauteur de 150 millions de francs or, les colons qui avaient perdu tous leurs biens dans une tourmente qui avait duré douze ans, de 1791 à 1804.
- 15 Aujourd'hui, l'intelligentsia haïtienne, et une bonne partie de l'opinion publique, tient ce contentieux historique pour clos. Il a été réglé, par voie de laborieuses négociations, suivies de toutes sortes de réajustements financiers, sur fond d'atrocités et de massacres, de représailles barbares, de paroles et de conduites excessives, qui, quelque part, ont déshonoré à l'époque autant l'expédition de Napoléon que la riposte des troupes indigènes qui l'ont acculée, le 18 novembre 1803, à la capitulation de Vertières. En 2004, après un xx^e siècle à feu et à sang, il y a des façons plus raisonnables, plus nobles et dignes, plus hautement civilisées, de se rapprocher de la France, que la politique qui s'entêterait à lui réclamer le remboursement d'indemnités d'un âge révolu, qui relèvent de la « comptabilité onirique » d'un faux prophète.
- 16 Au lieu de vouloir mettre la France sur la sellette, dans un esprit revanchard de règlement de vieux comptes postcoloniaux, à l'heure d'une mondialisation qui est en train de passer, sans s'arrêter, au large des côtes et des malheurs d'Haïti, il serait plus avisé de concerter cordialement avec les gouvernants français des formes encore jamais vues de coopération et de solidarité.
- 17 Chez les Haïtiens de 2004, l'abc de la sagesse et de la maturité politiques commande de vaquer, toutes affaires cessantes, à la refondation civique de leur trajectoire identitaire, dans un sentiment consensuel de responsabilité haïtienne de tout ce qui est arrivé au pays depuis les deux derniers siècles. Il est temps de se déprendre énergiquement de toute incompréhension suicidaire de soi et de son naufrage national, en s'arc-boutant stoïquement à la mobilisation des silos d'intelligence, de savoir-faire, de foi redoublée en un peuple dont la force de création a fait ses preuves, notamment dans une révolution plastique, éblouissante de beauté, dans l'éclat et la frénésie oniriques des couleurs et des formes de l'art de peindre. André Malraux et Jean-Marie Drot, entre autres amis du réel

merveilleux des peintres d'Haïti, ont exprimé un jour la jubilation admirative provoquée chez eux par « la saveur âpre d'un mouvement d'art qui détruit avec un rire féroce les modèles sacrés de la beauté hérités de la Renaissance italienne. »

- 18 En effet, faisant fi des rhétoriques d'académie, les meilleurs peintres d'Haïti donnent la dimension incantatoire d'un événement mondial à la goutte de rosée – chère à Jacques Roumain et à Jacques S. Alexis – qui tremble avec la feuille pathétique de l'histoire haïtienne. Celle-ci a été également évoquée avec force dans l'art romanesque et la poésie d'un Jean Métellus ou d'un Frankétienne, dans les œuvres narratives de Marie Chauvet ou Edwige Danticat, chez des poètes comme Magloire Saint-Aude, Davertige ou Georges Castéra fils, et tant d'autres talents de premier ordre.
- 19 Loin de l'imitation parodique des courants esthétiques d'importation, Haïti a couru, avec l'ensemble de ses artistes, l'équipée des vérités à cheval dont elle s'est illuminée au-dedans même des prodiges de sa tragique solitude.
- 20 Il y a une manière propre aux créateurs d'Haïti de concevoir les rapports du corps et de l'esprit à l'imaginaire d'expression créole ou française. Là-bas, même le sommeil des arbres et des animaux peut devenir un long rêve musicien. Dans une politesse hallucinée il rend grâce aux utopies sensuelles de la pluie, du soleil et du vent. En réponse à la féroce expérience de l'esclavage, l'imaginaire d'un pays, métis des Afriques et de la France, a noué aux Caraïbes, comme Alfred Métraux et Michel Leiris l'ont bien vu, un système complexe de connivences symboliques et mythiques. Peu de terroirs dans le monde ont avancé, avec autant d'audace et de désespoir ensoleillé, dans la voie du merveilleux, dans leur résistance tant à l'ordre de la nature qu'à l'ordre implacable de la vie en société. Les éléments telluriques et sociaux du drame haïtien ont débouché, notamment, dans le surréalisme mystique du vaudou où le pire et le meilleur de la condition humaine se côtoient, quand ils ne s'entrechoquent pas avec une rare violence.

René Depestre en 1956 à la Sorbonne à l'occasion du Premier Congrès des écrivains noirs



droits réservés

- 21 Les divers courants de ce réel merveilleux haïtien s'interpénètrent et se recourent entre eux, dans le naturel et le surréel, le picaresque et l'érotique, le magique et l'absurde. Ils ont marqué la religion, la langue créole, l'oralité folklorique, la créolité du carnaval et des débordements solaires de l'amour. On retrouve leur impériale mainmise sur la musique, la danse, le conte populaire et c'est également à leur juridiction onirique qu'appartiennent les formes de chaos politique et social que l'on observe en Haïti... Ces modes d'agrandissement des échelles de la vie quotidienne remontent au temps de la plantation. On peut imaginer l'état de poésie qui monta à la tête léonine d'André Breton, confrontée à une telle démesure de la comédie humaine. J'ai à l'oreille, comme s'il s'agissait d'une parole entendue hier au soir, la haute compréhension française que Breton avait des choses d'Haïti. Je le cite :

« Je ne voulais pas parler du surréalisme en Haïti, sans avoir, au préalable, jeté un très respectueux regard sur ce qui conditionne l'élan imprescriptible de liberté et l'affirmation de dignité à toute épreuve de votre pays. Mais certains d'entre vous savent déjà et d'autres sont appelés à découvrir que le surréalisme vérifie là une de ses thèses fondamentales, à savoir que la première condition de persistance d'un peuple, comme de viabilité d'une culture, est qu'ils puissent l'un et l'autre se retremper sans cesse dans les grands courants affectifs qui les ont portés à leur naissance, faute de quoi ils périssent rapidement. À côté de l'économie, poursuit Breton, dont nous n'avons garde de réduire l'importance, il y a un élément lyrique qui conditionne pour une part la structure psychologique et morale des sociétés humaines, qui l'a conditionnée de tout temps et continuera à la conditionner. Il n'est que de toucher Haïti pour se convaincre que cet élément lyrique, bien loin d'être comme ailleurs le fait des spécialistes, se dégage des aspirations du peuple entier. »

- 22 Quelle serait la nature et l'ampleur de cet élément lyrique dans l'idiosyncrasie des Haïtiens ? Quel serait le silo de forces qui empêcherait jusqu'à ce jour la structure psychologique et morale des descendants de Toussaint Louverture de disparaître en fumée comme cela est arrivé à l'idée de révolution disparue corps et biens dans le naufrage général des utopies historiques ?
- 23 Un premier constat : l'élément lyrique subodoré par Breton, n'est sûrement pas une création de l'histoire politique du pays, ni de son histoire événementielle la plus terre à terre. Il appartiendrait plutôt à un ordre plus élevé et moins éphémère de l'évolution des sociétés humaines. Il relèverait de l'ordre civilisationnel.
- 24 Mon argument a besoin d'être éclairé aussitôt par des faits. Pour cela il faut ouvrir les fenêtres de la Bibliothèque nationale de France en direction des hallucinations de l'histoire d'Haïti.
- 25 Attention ! mesdames et messieurs, accrochez vos ceintures ! Par temps hallucinatoire de cyclone il faut conduire les livres et la culture francophones de ce vaisseau spatial dans la zone de violentes turbulences historico-atmosphériques d'où je viens ! Dans l'œil cyclonique où je traverse avec vous mon tiers d'île, tenez bon la rampe du cartésianisme, et peut-être mieux encore celle du surréalisme !
- Haïti n'existe pas*
- 26 Ce n'est pas le canular d'un zombie de la météo politique !
Ce n'est pas le *cadavre exquis* d'un conte à dormir debout dans le métro de Paris !
Ce n'est pas le raccourci provocateur d'un détracteur des affaires haïtiennes !
- 27 C'est le titre d'un livre que l'historien Christophe Wargny vient de consacrer au bicentenaire d'Haïti. Christophe Wargny rejoint, avec rigueur et amitié, l'état de fait auquel, de son observatoire québécois, est parvenu également l'historien d'origine haïtienne Claude Moïse : « La nation haïtienne n'a pas pris », dit-il dans un essai intitulé *La Croix et la bannière*.
- 28 Le ciment de la démocratie – ni à prise lente, ni à prise rapide –, n'est parvenu à *prendre*, en deux cents ans « d'indépendance nationale ». Dans l'air comme dans l'eau, au lieu d'un béton démocratique armé pour la sortie du pire des sous-développements, on a sous les yeux un déficit chronique du droit et de la liberté !
- 29 Mesdames et messieurs, faites circuler la nouvelle sur Internet, et aussi de bouche à oreille : *Haïti n'existe pas !*
- 30 À mon tour, après les historiens, de convoquer le témoignage des poètes, délivré il y a bien des années, quant à la non-existence d'Haïti en matière de souveraineté populaire, des droits de l'homme et du citoyen, d'autonomie de la femme et de l'individu masculin, eu égard à l'accomplissement souverain de la laïcité républicaine, bref quant aux acquis et aux valeurs de civilisation qui permettent le mieux à la France de la légende de rejoindre en beauté la France réelle.
- 31 Il y a un demi-siècle, Nicolas Guillen, dans un poème de célébration de son amitié avec l'écrivain et poète Jacques Roumain, faisait état de
- « ce terrible livre ouvert d'Haïti,
ce terrible livre ouvert
il y a deux cents ans
à cette même page haïtienne sanglante ».

- 32 En 1937, l'ami Roumain avait confié à Guillen, à propos de ce livre dont nul n'a réussi jusqu'ici à tourner la page de misère et de sang.

« Haïti est une éponge gorgée de sang »

Une éponge gorgée de sang ne peut exister
dans une fête quelconque de la démocratie,
Une éponge gorgée de sang a une peur bleue
du Code civil,

Une éponge gorgée de sang n'a ni alphabet, ni pain,
ni un cachet d'aspirine, ni même le vol d'un
colibri pour tenir compagnie à la tendresse aux
aboies d'un enfant haïtien.

« Quien va exprimir la insaciable esponja ? »

je le demande ce soir à mon tour,

« Qui va presser l'insatiable éponge ? » du
nauffrage haïtien ?

- 33 Les « doigts de rêve » à Jacques Roumain ont été foudroyés le 18 août 1944, un an avant les éblouissants effets Breton-Césaire dans les cordes de notre deuil.
- 34 Devant la perte irréparable de Roumain, comme devant l'assassinat par Papa Doc des dons exceptionnels de Jacques Stephen Alexis, face à toutes les tribulations qui ont encerclé Haïti, il arrive de plus en plus souvent à des Haïtiens du dedans, comme à ceux de la « diaspora », de croire à une malédiction qui pèserait sur nos racines : depuis 1804, Haïti vivrait sous la mauvaise étoile d'un tout-puissant zoophite marin. Après avoir été témoin des ravages de la traite atlantique, témoin ensuite des *haïtiâneries* qui soufflent en tempêtes dans la vie du tiers d'île, il aurait décidé d'absorber toutes les souffrances de la planète, offrant ainsi aux voyageurs le spectacle d'un *hapax* historique ! Je crie haro sur tous ceux qui jouent à la Notre-Dame Soleil dans les ténèbres spongieuses de l'histoire d'Haïti !
- 35 Dans ce gravissime débat, crier comme un « lévrier perdu » ne sert plus à rien, ni en histoire ni en littérature. En guise d'assistance à un pays d'Haïti en danger, je chercherais plutôt un consensus entre les lumières de Paul Valéry et Régis Debray ; Léopold Sédar Senghor et Milan Kundera ; Aimé Césaire et Michel Onfray, Carlos Fuentes et V. S. Naipaul, Pablo Neruda et Jean d'Ormesson, Wole Soyinka et Umberto Eco. Dans leur dissemblance intellectuelle, ces hommes seraient consensuellement d'accord avec la parole du philosophe Spinoza : « Ni rire ni pleurer, comprendre ».
- 36 Loin des larmes et des éclats de rire méphistophéliques, pour un poète franco-haïtien *comprendre* reviendrait à essayer de rendre *intelligible* son cher vieux chaos natal. Il deviendrait libre – l'histoire n'étant pas univoque – de prendre le surplace existentiel de l'*hapax haïtien* par un autre bout.
- 37 Deux faits de civilisation se détachent aussitôt sur le fond catastrophique de l'état des lieux en Haïti : le fait racial ; le fait religieux. Je les considère comme un tout, fauteurs de désagrégation politique. Leur action coordonnée, deux siècles durant, a formé un *système sous-développant*, extrêmement structuré. Leur synergie rétrograde a surdéterminé l'histoire haïtienne dans la voie d'une « tragédie sans fin ». En Occident, ce n'est guère un tel nœud gordien qui est à l'origine de la prospère société nationale et de son pimpant état de droit, dans un attelage qui tient en triomphe l'autoroute des civilisations.
- 38 En Haïti, les ci-devant esclaves de Saint-Domingue ont vécu intensément les expériences de leur formidable révolution décoloniale comme une épreuve avant tout mystico-« raciale ». Leur indépendance – premier fait réel de l'histoire de la

décolonisation – aura été perçue et vécue comme une victoire politique et militaire plus « raciale » que « nationale ». Un peuple caribéen, de souche africaine et française, aura ainsi métissé sa Charte constitutionnelle, son idée du droit et de la créolité, à partir de concepts religieux et « raciaux » amalgamés, sur des fondements anthropologiques et ontologiques qui devaient se révéler faux, mensongers, fantasmagoriques.

- 39 Maintenant, j'aurais besoin, pour avancer, de votre plus précieuse capacité d'attention. Je fais appel à votre célèbre vigilance cartésienne, l'un des joyaux de la conception et des pratiques françaises de la vie en société. Il s'agit du noyau le plus secret si ce n'est le plus tabou qui innerve l'expérience impériale de la France et de l'Europe dans la *Weltanschauung* de l'Occident chrétien. Oui, pourquoi et comment le hasard de la couleur de l'épiderme, sur la scène de l'histoire coloniale, a-t-il pris un jour la forme d'un mythe qui a déguisé les humanités du xv^e siècle sous les travestis existentiels de « noirs », « blancs », « Indiens », « jaunes », hommes et femmes désormais « de couleur ». Ce mode « racial » d'identification s'est imposé aux membres d'une espèce qui jusque-là s'était bien gardée de sombrer dans la carnavalisation pure et simple de l'histoire militaire, économique et sociale des sociétés.
- 40 Le résultat aura été catastrophique pour la planète, particulièrement en Haïti. Chez nous, avec une intensité plus grande que partout ailleurs aux Amériques, l'antagonisme dit « racial » aura aggravé, en les surdéterminant jusqu'à l'absurde, l'immémorial conflit universel du maître et de l'esclave ; le vieux débat élisabéthain de Prospero et de Caliban, ravivé sur les plantations de sucre, de tabac et d'épices par l'opposition radicale du colon prétendu « blanc » et de l'indigène soi-disant « de couleur ».

René Depestre photographié avec Mao Zedong en 1961 à Beijing



droits réservés

- 41 Un rapport insolite de cause à effet était scandaleusement introduit entre la couleur de la peau, la structure du visage, la texture du cheveu des divers protagonistes ethniques de la comédie coloniale. L'ordre esclavagiste, dans l'univers carcéral de la plantation classa ainsi en « races antagonistes » les différents modèles historiques de la condition humaine. Elles furent aussitôt intégrées à un mythe euro-ethnocentriste, très vite considéré de droit divin. La peau blanche était investie dès lors de sacralité anthropologique. Les apparences physiques des ethnies européennes, amérindiennes, africaines, aussitôt engagées dans les contacts de civilisation devinrent des signes et des marqueurs génétiques et sociaux, voire esthétiques et moraux. Affublée d'un *masque blanc* la nécessité, omniprésente sur les marchés de bois d'ébène, édifia au pied levé une cavalière anthropologie de valorisation ou de dénigrement des membres égaux de l'espèce.
- 42 L'épidermisation, ou si vous voulez la « racialisation », des conflits religieux, économiques, psychologiques, politiques, érotiques, culturels, entraîna l'abaissement, la dévaluation des colonisés, aux noms génériques d'Indiens, Nègres, Noirs, Peaux-Rouges, Jaunes, pêle-mêle des gens « de couleur ». L'épidermisation fit la part belle et lumineuse aux colons, qui devenaient ontologiquement des seigneurs omnipotents de l'espèce. Les îliens de la Caraïbe – Arawaks, Taïnos, Siboneys, Caribs – tous des aborigènes de l'archipel (de même que ceux des « terres fermes » du continent), les Mayas, Incas, Aztèques, Guaranis, etc., eurent un jour la stupeur de s'entendre génériquement interpeller *Indiens d'Amérique*. Un égal scandale sémantique devait couper le souffle aux Soudanais ou aux Bantous de l'Afrique subsaharienne : à leur insu également leur diverse et multiple idiosyncrasie était réduite au seul mardi gras, essentialiste et métaphysique, de Nègres, Noirs, Mulâtres ou Métis. Dans la même fantastique foulée carnavalesque, d'autres formes historiques d'hommes et de femmes, qui avaient leur spécificité ethnique et culturelle de Français, Espagnols, Anglais, Portugais, Néerlandais, Danois – étaient promus Blancs pour servir de phare impérial à l'ensemble de la « création ».
- 43 L'occultation sorcellaire des corps et des identités avait été précédée de celle, non moins magique, de la géographie : en effet, à défaut de l'Orient fabuleux de ses rêves de marin, Christophe Colomb s'était empressé d'appeler malgré tout Indes occidentales le carrefour archipélique, en forme d'arc-de-cercle, dont il avait pris, *manu militari*, possession, au nom des Rois catholiques. Pour l'accomplissement des desseins impériaux de « l'autre côté de la mer océane », l'Espagne, le Portugal, la France, comme tout l'Occident chrétien, sentirent le besoin religieux de faire porter des déguisements et des masques de carnaval aussi bien aux lieux géographiques qu'à l'histoire des humanités du Sud que l'esprit aventureux et marchand de la Renaissance aspirait à coloniser et à intégrer au cours de la civilisation européenne.
- 44 Dès lors, en Haïti, les conditions d'une ethno-histoire étaient réunies. Bien plus tard, même après l'indépendance politique de 1804, il restera impossible aux Haïtiens d'obtenir, comme dans d'autres sociétés anciennement colonisées, une symbiose naturelle entre le fait mystico-« racial » et les modalités historiques de formation des phénomènes démocratiques. L'omniprésence des options de la prétendue « race » et de l'improbable religion devait occuper les places qui reviennent, dans la société, à l'État, au droit, à la laïcisation du savoir, à la créativité civile, et aux libres initiatives de l'économie marchande. De 1804 à 2004, Haïti est resté un « monde noir » d'avant l'État-nation que des régimes de satrapie ont maintenu dans l'immobilité d'un sous-développement exceptionnel. Pas plus que les autres institutions démocratiques, la dynamique de l'état de droit et de la civilité républicaine *n'y a pris*. Une république contemporaine de la

Révolution française, apparentée profondément à ses meilleurs idéaux aurait renoncé à son pouvoir de faire de l'histoire selon les normes étatiques, comme tout le monde aux Caraïbes et dans les Amériques. Haïti laisse ainsi l'impression d'être entrée à reculons dans ses précoces possibilités de production historique, comme si la fidélité aux dieux et aux mœurs de la plantation du passé était plus contraignante, et plus séduisante, que le sens et les valeurs héritées des Lumières de 1789...

- 45 Où en sommes-nous, deux cents ans après, en 2004 ?
- 46 Tout l'héritage politique haïtien s'est congelé dans des figures dramatiquement légendaires : fille aînée de la décolonisation ; première république noire des temps modernes ; berceau historique de la négritude et de la créolité ! Ces promesses de libération qui ont toujours conditionné l'idée que les Haïtiens se font d'eux-mêmes, ont débouché sur une détresse qui dépasse – dans l'horreur et la solitude – tout ce qu'on peut en dire. Les figures de la « négritude jacobine » du passé sont l'atroce caricature d'un pseudo État-nation. *Haïti n'existe pas*, parce qu'elle aura manqué les trains de sa propre révolution sociale, ainsi que ceux de la Révolution française, pour un *surplace* hallucinant dans les gares désertes de l'histoire.
- 47 Désormais, un seul TGV, celui de la mondialisation citoyenne à la française, a des chances de s'arrêter pour permettre à Haïti d'envisager enfin le premier vrai voyage démocratique de son histoire. Je crois la longue expérience que la France a engrangée, avec l'Europe, absolument capable de mettre un second souffle à la portée de la créativité des Haïtiens. La tentative d'universalisation des droits de l'homme tentée par Toussaint Louverture, méprisée en 1801 par le Premier Consul Napoléon Bonaparte, doit pouvoir, deux siècles après, rejoindre une France qui, de toute sa trajectoire d'empire et de nation, s'est longuement préparée, comme le souhaitait le Kabyle Jean Amrouche, « à être la résultante de toutes les forces en travail dans les diverses civilisations de la planète ».
- 48 Face à une histoire haïtienne qui n'existerait pas, on ne peut concevoir l'avenir du pays que sur le terrain où le peuple d'Haïti n'a pas cessé d'affirmer son existence ; c'est-à-dire en termes de civilisation. Par définition, comme par vocation, la France, notamment à la faveur de l'unification européenne, incarnant ses mythes les meilleurs, peut être l'une des fortes mesures éminemment universalisantes dont a besoin la mondialisation pour éviter les dangers de mort d'un casino planétaire.
- 49 Pour ma conclusion – après Breton, Spinoza, Césaire et les peintres libres d'Haïti, célébrés par Malraux et J.-M. Drot –, c'est vers Paul Valéry que je tourne mon regard sur le *regard* pénétrant qu'il jette un jour de 1938 sur le monde.
- « Si le monde moderne, dit-il, ne doit pas en venir à une ruine universelle et irrémédiable de toutes les valeurs créées par des siècles de tâtonnements et d'expériences de tous genres, et si (après je ne sais quels troubles et quelles vicissitudes) il doit atteindre à un certain équilibre politique, culturel, économique, il faut regarder comme probable que les diverses régions du globe, au lieu de s'opposer par leurs différences de tous ordres, se complètent par elles. Elles pourront être d'autant plus elles-mêmes qu'elles participeront plus librement et rationnellement à l'œuvre commune de vie. »
- 50 En 2004, « l'œuvre commune de vie » impose le même horizon à des humanités écrasées de conflits. Ceux-ci sont le masque d'une incomplétude humaine qui reste toutefois l'inverse d'une fatalité pure et simple. On passe, très lentement, du morcellement identitaire, d'origine religieuse et ethnique, à une conscience d'unité panhumaine. Le monde historique, malgré ses apparences actuelles de chaos, n'a jamais été aussi

fortement porté à s'éloigner des essentialismes et des autocébrations identitaires qui ont, jusqu'à ce jour, tourné les tribus et les humanités les unes contre les autres. L'expérience impériale des deux cents dernières années, que les Haïtiens ont vécue aux côtés des sociétés du Sud, est parvenue à son terme. Aujourd'hui un unique processus duel embarque Nord et Sud, Est et Ouest dans l'aventure de la mondialisation. Le Sud anciennement colonisé et l'ancienne Europe impériale partagent la même alternative de l'histoire humaine : la nouvelle donne des civilisations sera mondiale ou elle ne sera pas.

- 51 Des esprits considérables comme R. Tagore, W.E.B. Dubois, José Marti, C.L.R. James, Georges Antonius, et plus récemment les Borgès, Octavio Paz, Césaire, Senghor, E. Morin, M. Leiris, Claude Roy, ont prévu – dans une optique voisine de celle de Breton ou de Paul Valéry –, une dynamique de l'état de civilisation qui, malgré tous les malheurs en Haïti et ailleurs, conduit tout droit (à moins d'un black-out nucléaire ou écologique) à une *renaissance* jamais vue. Elle s'appelle déjà, timidement, gauchement *société civile internationale*. C'est le seul grand dessein qui, après, l'éparpillement en fumée des utopies, éclaire l'horizon de toutes les redoutables incertitudes de ce début de siècle et de millénaire.
- 52 Comme je l'écrivais récemment à un réalisateur français qui me propose un film sur mon humble parcours, en cette année du bicentenaire tragique d'Haïti, mes équinoxes et mes solstices d'automne – s'ils me font rêver souvent de quelque été indien de la création – me gardent bien de blesser, sur le terrain natal, des femmes et des hommes en proie à toute la désolation du monde. Le portrait « réussi » d'un écrivain franco-haïtien, protégé dans son vieil âge d'homme par une juridiction de rêve à la française doit s'accompagner d'une opération d'assistance à peuple en danger. La sagesse et la joie de vivre du poète en moi se présentent ici comme l'inverse d'un aveu de capitulation devant le malheur. Parler de Jacmel et d'Haïti à des Français, comme parler aux Haïtiens de l'expérience française de la vie, c'est convoquer ensemble, sur la scène du monde, la fraîcheur et la sève qui monte. Il s'agit de porter un regard neuf et imaginatif sur les mythes et les réalités de deux pays de la francophonie. Là où une histoire, imbibée de sang, recule devant sa propre existence, les Français et la langue française peuvent aider à construire un nouvel équilibre entre la nature et les dérives historiques, afin de corriger leurs ensauvagements réciproques.
- 53 *La société civile internationale* arrive à point nommé à l'horizon des côtes d'Haïti, sans oser encore y entrer pour de vrai.
- 54 Mais, pas plus à Paris qu'à Port-au-Prince, l'on ne doit oublier que son incarnation dans les faits civiques de la prochaine civilisation ressemble à une sorte de sommet quasi mythique. Il est demandé, en effet, à chaque société du globe – les impériaux USA compris –, avec les Nations Unies à leur tête, il leur est impérativement demandé de se mesurer à l'Everest himalayen de leur victoire sur la violence, la souffrance et la barbarie : l'œuvre de vie et de civilisation universelle est à ce prix.
- 55 Janvier 2004, à Lézignan-Corbières.

NOTES

*. Conférence prononcée à la Bibliothèque nationale de France le 20 janvier 2004.

1. On appelait *bossales* (venant de « peau sale ») les cargaisons d'Africains récemment arrivés dans la colonie. Beaucoup parmi eux seraient restés à l'écart du processus de créolisation qui devait dominer l'identité des Haïtiens.

INDEX

Mots-clés : esclavagisme, mondialisation, négritude, politique, racisme

Keywords : esclavagism, globalization, negritude, politics, racism